

CENT ANS DÉJÀ ! ET APRÈS ?

Y. BUISSON

• *Médecin chef des services hors classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce, Membre correspondant de l'Académie de médecine, Directeur-adjoint de l'Institut de médecine tropicale du Service de santé des armées, BP 46, 13998 Marseille Armées, France.*

Med Trop 2005 ; **65** : 295-296

Un centenaire, c'est l'occasion unique de faire halte quelques instants pour se retourner, contempler le chemin parcouru et reprendre son souffle avant de s'élancer vers les cent années suivantes. De ce point d'observation privilégié, le regard embrasse les décennies, aligne les pages d'histoire, ravive les hauts faits et rappelle les héros. Pour accomplir un tel devoir rétrospectif sans négliger l'essentiel, il fallait rassembler plusieurs témoins incontestables, laisser leur plume et leur sensibilité exprimer ce qui ne doit pas être oublié. Les auteurs de ces pages spéciales de *Médecine Tropicale* ont su éviter la froide précision de la relation historique autant que l'évocation personnelle, trop subjective ou empreinte de nostalgie, pour témoigner d'un passé qu'ils n'ont pas toujours connu, mais qu'ils s'approprient jalousement comme on le fait de l'histoire de sa famille.

Reproduisant la déformation temporelle des livres d'histoire de l'école primaire qui consacraient une page à la préhistoire, cinq au Moyen-âge et trente au XX^e siècle, la mémoire collective des cent ans du Pharo tend à distinguer trois périodes très inégales : l'ère coloniale, les années de coopération et l'époque actuelle.

AVANT-HIER, C'ÉTAIT LA COLONIALE

Le regard lointain sous le grand casque blanc, la moustache vercingétoricienne, la cambrure conquérante devant le photographe, nos grands anciens avaient fière allure en entrant dans l'imagerie exotique de l'histoire coloniale sur fond sépia de végétation luxuriante ou de dunes sablonneuses. Se doutaient-ils que leur épopée ferait encore rêver leurs lointains successeurs à l'aube du troisième millénaire ?

Mais qu'allaient-ils donc chercher dans ces contrées lointaines, insalubres et non pacifiées ? Ce n'était pas la fortune, ni la gloire, ni la reconnaissance de leurs compatriotes, comme le rappelle si justement Eric Deroo. En revanche, ils n'ignoraient pas les dangers qui les menaçaient et acceptaient le risque de payer de leur vie cette vocation téméraire qui les portait au devant des fièvres et des combats. Chaque nom gravé dans le marbre des stèles du hall d'honneur de l'École évoque un sacrifice. Il ne nous appartient pas de faire dire à ces hommes ce qui les motivait ni de mythifier leur génération ; ils ont quitté ce monde en emportant leur idéal, leurs rêves et leurs convictions. Mais il n'est pas interdit de penser que, outre de solides connaissances en médecine tropicale, ils avaient acquis auprès de leurs maîtres du Pharo une justification à leur engagement et donné un sens à leur mission.

HIER, C'ÉTAIT LA COOPÉRATION

Après la guerre et la décolonisation, le monde avait changé, pas eux. Pourquoi l'auraient-ils fait ? En Afrique et en Asie, les maladies et les hommes n'étaient-ils pas les mêmes que par le passé ? Ne fallait-il pas continuer d'avancer jusqu'au bout de la piste quels que soient la fatigue, le climat et l'état des routes ? Personne ne semble s'être réellement interrogé sur ce qui apparaissait alors comme une évidence ; la mission continuait.

Sans effort majeur d'adaptation, le médecin colonial s'est mué en médecin tropicaliste. Il ne perdait rien ; avec l'embellie des trente glorieuses, que de progrès accomplis aussi bien dans les moyens de locomotion, l'équipement et le confort de l'habitat tropical, que dans les techniques médicales et chirurgicales !

Cherchant son nouveau statut au gré des changements d'appellation, l'École du Pharo mettait les bouchées doubles. Outre la préparation des médecins militaires aux différents emplois qui leurs étaient offerts à la fin du stage d'application, des générations de jeunes appelés venaient s'initier à la médecine tropicale en qualité de VSN tandis que des médecins, des infirmiers et des techniciens Africains et Asiatiques étaient adressés par les services de santé de leurs pays pour recevoir une formation adaptée. Jamais le double faisceau lumineux du Pharo n'avait brillé aussi loin. C'est au cours de cette période faste que se sont développées les activités de recherche et que l'Institut de médecine tropicale du Service de santé des armées (IMTSSA) a pris une place qu'il ne devait plus quitter dans le panorama scientifique national et international.

AUJOURD'HUI, DE NOUVEAUX ENJEUX IMPOSENT DES CHOIX

La coopération française devait-elle s'achever un jour ou perdurer indéfiniment ? Ce débat n'est plus d'actualité ; comme le déplore Bernard Debré, elle est en train de disparaître sans qu'aucun grand projet alternatif n'ait été proposé. La coopération de substitution n'a pas atteint ses objectifs et le remplacement progressif des assistants techniques par des cadres nationaux assumant les mêmes tâches restera un vœu pieux.

Que reste-t-il à faire désormais ? Doit-on encore enseigner la médecine tropicale et à quelle fin ? Ou faut-il se résigner à abandonner une discipline qui a motivé tant de générations et dans laquelle le Service de santé des armées

a cumulé tant d'expertise ? Après l'ère coloniale et la coopération, la médecine tropicale doit-elle se réduire à la médecine du voyage ? On ne peut cautionner ce repli égoïste de la plupart des pays nantis, derrière des frontières de plus en plus perméables, alors que la situation sanitaire des pays en développement ne cesse de se dégrader sous l'effet des troubles socio-politiques (Côte d'Ivoire), des catastrophes naturelles (tsunami) et des maladies émergentes (sida).

N'oublions pas Carlo Urbani, ce médecin italien responsable OMS des programmes de lutte contre les maladies transmissibles au Vietnam, au Cambodge et au Laos. Mobilisé dès le début pour lutter contre l'épidémie de SRAS, il en a été l'une des premières victimes. Il est mort à Bangkok le 29 mars 2003, à l'âge de 46 ans, laissant une femme et trois enfants. Son sacrifice ne ressemble-t-il pas étrangement à celui des anciens élèves du Pharo qui ne sont jamais revenus de leurs missions lointaines ?

Alors que l'activité du Service de santé se recentre vers le soutien des forces et que l'IMTSSA redevient un institut de spécialisation pour l'armée de terre, les perspectives qui s'ouvrent pour nos jeunes camarades s'inscrivent dans la continuité de l'œuvre de leurs grands anciens. C'est ce que soulignait Xavier Darcos, ministre délégué à la coopération, en visite au Pharo le 28 avril 2005, en rendant hommage au Service de santé des armées pour l'action globale menée au profit des populations civiles par les militaires français déployés Outre-mer : « Vous vous inscrivez dans la lignée de vos glorieux prédécesseurs et en travaillant à la construction d'un monde moins injuste, vous contribuez aussi à écarter une autre conception de la géopolitique - au Sud, des populations plus nombreuses, plus jeunes, plus pauvres et ravagées par les maladies ; au Nord, des populations vieillissantes, riches et gâchées - qui est de toute façon vouée à l'échec » ■

